

# LE JUDAÏSME LAÏC EST-IL TRANSMISSIBLE ?

Edwige ENCAOUA

## *Préambule.*

*Nous avons déjà ait paraître un court article sur ce thème. Celui-ci en reprend les principaux points en les développant et en s'appuyant sur des penseurs (Freud, Mendelssohn) qui en leur temps, avaient déjà abordé cette question. Ce thème a réuni un nombreux auditoire au Cercle Bernard Lazare (27 avril 2006). Les exposés des trois conférenciers : Izio Rosenman, pour présenter la problématique de la revue Plurielles sur le thème fidélité-infidélité, Philippe Zard pour présenter la fidélité chez Kafka et Perec, et Edwige Encaoua sur le thème ci-dessus, ont été suivis d'un débat riche de controverses et d'interrogations multiples.*

*Si ce texte suscite des questions, n'hésitez pas à les soumettre au Journal de l'ajhl afin d'enrichir la communication entre nous. Merci d'avance.*

Avant d'aborder la question proprement dite de la transmission du judaïsme laïc, je voudrais évoquer la question de la fidélité juive laïque au fondement même de cette transmission.

En quoi consiste-t-elle? Question difficile à laquelle je ne répondrai ici qu'en posant quelques jalons.

## **I En quoi consiste la fidélité juive laïque?**

D'abord, cette fidélité est à situer par rapport à deux positions extrêmes. D'une part, celle du juif qui s'exclut consciemment de la communauté, parce qu'il se positionne en tant que libre- penseur et que, même s'il véhicule encore quelques bribes de Judéité venues de son enfance, ne s'envisage plus du tout sur le registre de l'appartenance. D'autre part, la position du juif religieux qui vit sa fidélité à travers et grâce à son adhésion religieuse au judaïsme.

Le juif laïc se situe entre ces deux extrêmes. Sa fidélité consiste à défendre une présence juive au monde avec une acuité suffisamment prononcée pour qu'elle confine à une identité. Sa position peut apparaître a priori paradoxale par rapport aux deux pôles précédents, mais cet apparent inconfort peut être une source motivante dont on peut penser qu'elle est un apport précieux. Sa fidélité doit être suffisamment consistante pour qu'il ait envie de se battre pour cette présence juive au monde.

Par ailleurs, bien que lui-même non croyant, le juif laïc prône une tolérance vis à vis de toutes les religions, le conduisant à défendre la séparation du religieux et du politique au niveau de la cité.

Cette fidélité laïque s'origine de la tradition, même si le juif laïc est conduit à inventer de nouvelles formes.

En fait, accepter d'être en dette vis à vis de ce qui a été pensé et produit, au titre du religieux, et qui est consigné dans les textes comme formalisé dans les rites, est un point d'origine incontournable.

Mais, bien que voulant s'inscrire dans la continuité historique de la tradition, le juif laïc veut parfois s'avancer jusqu'à la frontière de l'infidélité, sans jamais la franchir, puisqu'il fait de l'interrogation sur l'identité juive un élément de sa participation à la culture. Comme le souligne Emmanuel Lévinas «s'interroger sur l'identité juive, c'est déjà l'avoir perdue, mais c'est encore s'y tenir, sans quoi on éviterait l'interrogation.»

Il s'agit aussi pour le juif laïc, de redécouvrir la culture juive à l'aune de son désir de peser dans l'espace public et d'éradiquer l'antisémitisme dont la forme culminante a été la Shoah, qui a produit un choc dont la culture ne se remet pas encore.

A ce titre, il ne se dérobe pas à l'injonction d'avoir à répondre de sa fidélité auprès des juifs et des non-juifs. Comment est-il possible de répondre de cette fidélité?

Une première question surgit : Est-il possible de répondre rationnellement de cette fidélité? Paradoxalement, la réponse n'est pas assurée.

#### A/ La fidélité est-elle du domaine du rationnel: Mendelssohn et sa fidélité juive.

Comme le souligne Martine Leibovici dans son article dans la revue Plurielles « Mendelssohn ou la fidélité au-delà de la rationalité », pour répondre de sa fidélité en ce moment des Lumières - moment d'accès à la citoyenneté pour les juifs et aussi moment de rupture avec le monde du préjugé - Mendelssohn fait appel à une conception de la vérité distincte de la vérité rationnelle: « la vérité historique dépendante du récit et du témoignage humain. » Il écrit à propos de ces types de vérités non rationnelles, dont on souligne qu'il les met au pluriel, que « celles-ci sont écrites dans l'âme avec une écriture qui est lisible en tous temps et en tous lieux. » Un bloc d'éternité, comme le dit Finkelkraut, dans son dialogue avec Benny Levy.

Ce n'est donc pas par le raisonnement qu'on atteint ces vérités mais par l'intériorité. Une intériorité qui conduit à saisir le judaïsme comme constitué par les moments d'une parole particulière, adressée à un peuple particulier, à un moment historique particulier. Le caractère prescriptif de l'évènement provient de la dimension de confiance accordée à cette parole, laquelle produit une certitude morale, distincte de la certitude rationnelle. Pour préserver cette certitude morale, il faut que ce qui permet la confiance soit maintenu.

Il y a pour Mendelssohn une dépendance à la parole des pères qui fonctionne comme limite de ce que nous pouvons choisir. Pour lui, la fidélité est une question de loyauté personnelle, elle fait appel au devoir de mémoire, à l'impossibilité de renier ses origines et son passé, à la dette vis à vis des ancêtres et à l'impossible d'une rupture qui ne peut que se payer du prix de la culpabilité et de la honte.

Avoir quitté le terrain de la rationalité nous conduit inévitablement vers Freud et la psychanalyse.

#### B/ Une transmission qui se passe du religieux: La fidélité juive de Freud

Celui qui s'est appelé lui-même « un juif sans Dieu » a conjugué en lui-même à la fois une infidélité religieuse et une fidélité énigmatique. C'est celle-ci qu'il nous faut interroger. L'hypothèse que faisait Freud était celle de la transmission d'une judéité en dehors de toute communication verbale par l'intermédiaire de traces mnésiques héritées des ancêtres. Pour justifier le lien affectif qui le relie au judaïsme, Freud utilise des termes inhabituels sous sa plume: en dehors de toute communication verbale.

Au Bnaï-Brith en 1926, pour évoquer ce qui reste quand le détachement de la religion s'est produit, Freud évoque la dimension du miraculeux. A l'occasion de la mort de David Eder, également psychanalyste, il prononce ces quelques mots: « Nous étions juifs tous les deux et nous savions que nous avions en commun, ce « je ne sais quoi de miraculeux » jusqu'ici resté inaccessible à toute analyse et qui est le propre du juif ».

Freud récuse donc la voie orale de transmission qui constitue la voie directe d'une génération à l'autre. Pour lui, la fidélité connaît d'autres ressorts qu'il va essayer de théoriser. L'héritage de traces mnésiques relatives à ce qui a été vécu par les ancêtres est vrai, nous dit Freud, non seulement pour l'individu mais aussi pour le groupe. Il écrit dans Totem et Tabou (1913): « Dans les masses aussi, l'empreinte du passé se conserve dans les traces mnésiques inconscientes. » Ce sont ces traces mnésiques inconscientes qui doteraient le juif de qualités indélébiles et immuables à travers le temps,

lui donnant un héritage inconscient qui traverse les siècles.

Il y aurait alors un judaïsme religieux terminable, avec lequel on pourrait rompre toute attache, et une judéité donnée de tout temps, immuable et, elle, interminable.

Donc, selon Freud, le judaïsme ayant forgé la judéité, a accompli sa mission et n'a plus besoin de ce « fossile qu'est la religion. » Plus précisément, la judéité consiste alors en un judaïsme laïc qui s'exprime dans la pure subjectivité d'un juif psychologique dont les caractères inaliénables sont l'intellectualité, l'indépendance d'esprit, et le souci de la justice.

## II. Le processus de transmission

Mais une question reste en suspens qui est celle du processus de transmission de ces traces mnésiques ou encore, dit autrement, du signifiant juif avec ce qui lui est inhérent de constitution psychique, c'est à dire, pour rester sur le terrain de Freud et du même coup celui de Mendelssohn, avec ce qui lui est inhérent de qualités indélébiles et d'intériorité.

Alain Didier-Weill fait appel à la pensée Lacanienne pour répondre à cette question. Pour Lacan, il y a deux canaux de transmission de la figure de l'ancêtre: le canal par le père qui témoigne à son descendant qu'il ne crée pas la Loi mais est créé par elle et le canal par la mère qui, faisant cas de la parole du père, permet que la Loi liée à la figure de l'ancêtre passe via le père. Il n'y aurait alors pas d'opposition entre l'appel des traces mnésiques et celui de la parole directe. Pour poser son désaccord avec Freud et illustrer cette non opposition, Alain Didier-Weill fait retour à la bible.

Il nous fait remarquer que, si on considère la rencontre de Moïse au buisson ardent, celui-ci peut, en même temps qu'il est l'émetteur de sa propre parole, entendre comme récepteur, les voix de Dieu. Il fait l'expérience que sa parole, même si elle lui appartient, il n'en dispose pas comme s'il en était l'auteur. C'est en ce sens que l'on peut dire que l'on est en fait créé par la parole plutôt qu'on ne la crée.

Au contact du buisson ardent, Moïse se met à la disposition de cette parole qui lui parle de façon ardente. Ainsi, Moïse le rationaliste est aussi le Moïse inspiré car toute parole qui émane du sujet est aussi une parole qui surgit à partir de la rencontre d'une altérité radicale.

Ainsi, on peut avancer le concept de grand autre comme lieu d'origine de la transmission puisque c'est le lieu où le sujet peut puiser des signifiants qui lui parlent et qui font qu'il parle tout en le faisant à partir d'une altérité radicale.

La culture, d'une certaine manière, pourrait constituer un trésor de signifiants transmissibles à condition qu'elle soit mise justement, en position de Grand Autre.

Nous sommes ainsi conduits à une autre question : Pour transmettre le judaïsme laïc, faut-il avoir la foi ?

Il me semble évident que, vu les énoncés développés plus haut, pour transmettre le judaïsme comme culture, il faut avoir foi dans la culture juive, une foi qui précisément met celle-ci dans une position de grand autre. Et avoir foi dans la culture c'est avoir foi dans la créativité du sujet humain.

A ce propos, je voudrais dire quelques mots de tous ceux qui, comme le mentionne Hélène Oppenheim-Gluckman dans son article « Fidélité vivante ou figée » de la même revue Plurielles, face à une histoire familiale réduite à la Shoah, décident de se réapproprier une identité juive par choix et de devenir les acteurs de cette identité. Ceux-ci cherchent à refonder l'histoire familiale. Cette refondation est reprise de ce qui était resté en impasse pour les ascendants. On pourrait parler d'une sorte de « techouva laïque » si le mot ne prétait pas à sourire.

Selon le grand autre mis en position de permettre le surgissement de la parole, ces reprises ou ces refondations aboutissent à des conformations différentes.

Ainsi, pour Hannah Arendt, Spinoza fut une figure de ce grand autre. Cela la conduisit à penser que

tout ce qui est réel doit faire l'objet d'un traitement conceptuel. Elle fut amenée à soutenir un désir d'élucidation intellectuelle coûte que coûte et même sur des sujets scabreux comme la perte du sens moral du peuple allemand pendant la période nazie, là où chez beaucoup, l'intelligence s'évanouit pour céder la place au dégoût moral. Chez Hannah Arendt, l'un n'empêchait pas l'autre, peut-être même que l'un suscitait l'autre, poussant alors très loin cet amour intellectuel de Dieu si cher à Spinoza.

Ainsi, au terme de cet exposé, à la question : le judaïsme laïc est-il transmissible? je répondrai oui, mais pour que cette transmission soit aussi assurée que la transmission religieuse, il faut que la mutation culturelle du judaïsme religieux se soit authentiquement accomplie chez les parents. Cela veut dire que le lien qui les rattache à la culture doit être un lien signifiant (c'est à dire participant à la fois d'eux-mêmes et d'un grand autre) ou encore, dit autrement, un lien qui signifie leur présence au monde au sens fort du terme.

Pour ne plus avoir besoin de « cette sorte de fossile qu'est le religieux », comme disait Freud, il faut y mettre une forme de foi, une foi qui n'a rien à voir avec la foi religieuse, une foi que l'on pourrait peut-être qualifier de militante et que l'on pourrait aussi appeler la foi du passeur.

Edwige ENCAOUA  
Mai 2006